

Sable déluté

Contribution à une sémiologie de l'homme sauvage

Pierre DesRuisseaux

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13929ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

DesRuisseaux, P. (1994). Sable déluté : contribution à une sémiologie de l'homme sauvage. *Moebius*, (61), 29–32.

Sable déluté

(Contribution à une sémiologie de l'homme sauvage)

Pierre DesRuisseaux

Une plage n'a aucun besoin de border la mer car elle enclôt à vrai dire à la fois la joie de l'artifice et un côté du mystère. En somme, pourquoi donc le bonheur ne serait-il pas un peu de cela : l'intention qui peut prétendre à une poésie apprivoisée imitant une gravure maladroitement tracée de carte postale, laquelle illustre, érigé avec douceur dans l'espace, un grand restaurant bas, *El Paraiso Marinero* quelques palmiers trapus qui sont au nombre de dix, une barque de pêche chargée d'un filet long qu'une poignée d'hommes halent au large les jours de beau temps et quelques monceaux de bois de grève qui sèchent dans la tiédeur humide du matin.

L'histoire ne s'intéresse pas au vrai à ces paysages. Sans doute ils sont les éléments les plus importants que négligent l'imitation et le côté factice des choses. N'y a-t-il pas là pourtant une intimité immédiate et, en fin de compte, comme un jardin sans modestie qui échappe aux canons de tous les styles. Je parle peut-être en y réfléchissant d'une chose très simple, qui intègre pourtant un monde ne se substituant à rien. Est-ce assez dire que je me sens bien peu apte à rendre l'atmosphère de cette plage du *Barrio Norte* au Mexique dont il faudrait dire en somme à la décharge du narrateur : je ne trouve pas, je cherche. Face à la plage, dans ce restaurant où j'écris à ciel ouvert, une musique comprimée monte jusqu'au toit mais elle est pour l'observateur attentif silencieuse, retenue en ces lieux par le parapluie de l'obscurité empruntant le trajet de la lumière à vif. Et bien

qu'il fasse nuit, devrais-je ajouter qu'il n'y a pas toujours la même lumière sur l'écran nocturne où des contours accolés se dessinent au-dessus du cadastre des toits de chaume.

Tuxpan – Pointe-Calumet, 1988-1994

*Ahi le resolvemos
con claridad y precision
su problema*

J'ai franchi des paysages
j'écoute maintenant assis dans le noir
le chant de la mer
une ampoule seule dans le *Barrio Norte*
éclaire des parpaings ossifiés

L'œil rencontré
émergera des racines.

Qui sait quand
nous croyons dépasser la vérité
se défaire et se nomme
l'au-delà des mots
la mer tremble
qui danse sous les lampes
et les lèvres qui ne parlent à personne
entendent des mots
l'écho en eux de leur mémoire
le cheminement de l'écoute.

Où bougent des palmiers, j'ai psalmodié ton nom

On est ce geste
qui nous sépare
la masse du paysage
sèche avec rigueur

le sable lézardé
lisse la mer
à ras de sol

il faut franchir
pour que les mots cessent

les rouleaux parallèles
barrent l'horizon
on appellera silence
l'étendue de ce sable
la longue habitude de la mer
vers quel instant ?

De cet irrémédiable
essieu de l'âme
derrière la présence
écoute l'envol
le vent vulnérable le vent se lève.